

Marc Froment-Meurice

In No Way

1.

Terre stérile, longue bande de sable érodée
on ne marche pas sur les dunes mouvantes de Fire Island
calcul des marées qui effaceront nos traces
sur le chemin du retour le sable devenu ocre miroitait anonyme
calcul du moment où l'ombre devenue aussi infinie que la plage
sombrait avec les questions

si l'ombre peut se faire de l'ombre

et à qui elle revient

sur la branche d'un pin
au bord d'une borne renversée portant le chiffre S
le jardin secret

pour personne

cratère de sable relevé sur un seul bord,
l'autre mangé par la maigre végétation
et l'ouest à l'est plonge le globe de feu le Jour
avec le bambou ramassé au milieu des roseaux
tracer d'un coup les différentes faces du dé
de I à VI dans le désordre

du désordre

cadran sans aiguilles

sans avec et avec sans

puis planter le bambou
pour mesurer le

pas

de mesure sur cette terre
pas de terre sur cette mesure
randomly thrown
comme sur un papier des notes

not a note just a foot

2.

« Swift aurait-il inventé Fire-Island ? C'est une flèche de sable dépourvue de végétation, qui s'étend au large de Long Island. »¹ Une île stérile, mais à toutes les caractéristiques négatives – baignade impossible des deux côtés, soit par excès soit par défaut de fond ; pêche absurde de « poissons non comes-

1. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Plon, 1955, p.184-185.

tibles » qu'on doit aussitôt enterrer dans le sable « pour éviter qu'ils ne pourrissent » – s'ajoute une inversion contrenature : « Venise à l'envers, c'est la terre qui est fluide et les canaux solides. »¹ Or cette inversion de l'ordre « naturel » se complète par une inversion de la nature humaine : « Pour compléter le tableau, Cherry-Grove est principalement habité par des couples masculins, attirés sans doute par l'inversion générale de tous les termes. Comme rien ne pousse dans le sable, sinon le lierre vénéneux en larges plaques [...], on voit des couples stériles rentrant dans leurs cabanes et poussant devant eux des voitures d'enfant [...] inoccupées sinon par les bouteilles de lait du week-end qu'aucun nourrisson ne boira. »

Le tableau est en effet complet, et l'on ne peut pousser la perversion plus loin. Ni l'homophobie. Un couple ne doit-il exister que « naturel », non stérile ? Et de quelle « nature » se revendique l'ethnologue ici égaré par « la même absurdité géographique et humaine » ? Un terrien (Ulysse en serait l'archétype) aura toujours horreur de la mer, par définition stérile au regard de la vraie Mère : la Terre. C'est l'ironie des Sirènes que de séduire Ulysse en lui promettant un savoir trompeur : « Nous savons aussi tout ce qui est né (*genètai*) sur la terre féconde (*poluboteirè* : qui nourrit beaucoup) ». ² Leur pré (*leimôn*, mot voisin de *limnè*, eau stagnante, marécage) est bordé d'ossements, et qui se risque à entendre leurs chants ne verra jamais le jour du retour (à soi, à la terre, au bien propre). La mer est ainsi la mauvaise mère, improductive ou ne donnant que la mort. Peur ancestrale de l'eau, du féminin sans fond, de l'abîme qui engloutit le solide pieu viril. Mais aussi, effroi (étrange, venant de l'aède même) devant le chant, qui ne chante que pour chanter et non signifier, n'obéit pas aux règles du logos, n'est pas une *Rede* (et pas même un *Gerede*) : stérile, comme du sable qui glisse entre les doigts, ne retient, ne garde rien, image du temps qui dévore ses enfants... Ou d'un autre temps, avant le temps ? Avant, au moins, toute idée de création, toute *poièsis* modelée sur un *eidòs*. De même, Khôra n'engendre rien, et pourtant sans elle rien ne vient à l'être. Elle n'a ni ne donne lieu, mais rien n'a lieu sans elle. Elle ne fait, n'opère, ne donne rien, et pourtant, sans elle, il n'y a rien, alors même qu'elle n'est pas le « il » d'il y a. Peut-on dire : elle y a ?

3.

Désert, demeure sans demeure, lieu où te mène le chemin, *der Weg* comme l'écrit Eckhart³ :

*der wek dich treit
in eine wüste wunderbarlich*

Désert (*wüste*, et en anglais ce serait *Waste*, en français vaste ; mais *Waste*, c'est la poubelle, le dépotoire, l'or-dure : y aurait-il un écho du fragment

1. Il existe un lieu-dit « Venise-en-Québec », sur les bords d'un des grands lacs, le lac Champlain (débaptisé de l'autre côté de la frontière), mais il n'existe aucune carte postale de cette bourgade qui n'a aucun canal.

2. *Odyssée*, XII, v.191.

3. Maître Eckhart, *Poème*, trad. Alain de Libera, Arfuyen, 1988, p. 11.

(ordurier?) d'Héraclite qui dit que le kosmos le plus beau, c'est comme un tas d'ordures répandues au hasard? Héraclite parlait-il de la ploubelle ville – New York? n'y a-t-il d'ordre qu'ordure? et seule la beauté du désastre sauverait-elle le monde de lui-même?) qui n'a

noch zît noch stat (ni temps ni lieu
ir wîse dî ist sunderlich sa guise est pourtant unique).

Aucun pied ne l'a foulé, aucun sens (aucun sens *geschaffen*, créé) ne l'a visité, cela est et personne ne sait ce que (*was*) c'est. Pas de sens, pas d'essence, un pur « est » sans rien, sans être, ou juste sans. C'est ici et c'est là, c'est loin et c'est près, c'est profond et c'est haut, c'est donc tel que ça n'est ni ceci ni cela. *Neti Neti*. Désert sans nom (*unbenant, unbekant*), calme, nu, demeure dont nul ne peut dire la forme pour ne pouvoir ni en sortir ni y entrer, car pour y entrer, il faut d'abord sortir de soi, devenir tel qu'un enfant, sourd et aveugle :

dîn selbes icht (ton soi-est
mûz werden nicht doit devenir pas)

Non seulement *est (icht)*, où je lis, ignorant, la combinaison de *ich*, ego et de *ist*, est) devient pas (*nicht* avant même ce qui deviendra *Nichts*, rien, pas un nom), mais encore il faut aller au-delà, passer l'être comme le non-être, laisser là lieu et temps :

genk âne wek (si tu vas sans chemin
den smalen stek, le sentier étroit,
sô kums du an der wûste spör. tu parviendras à la trace-désert.)

La trace avant le sens, la promesse avant tout : *die Sprache verspricht*. Comment ne pas parler, si ça parle avant même de parler, ou de se taire (ou si le silence est encore ou déjà une parole) ?

4.

Le désert comme demeure, voire terre promise? N'est-ce pas là du nihilisme? Cela reste à voir (ce qui reste). De même que l'appellation « négative », appliquée à une certaine « branche » (souterraine? secrète? hérétique?) de la théologie, est en réalité une excroissance philosophique, de cette philosophie qui culmine, avec Hegel et Nietzsche, en ce que Heidegger nomme « le nihilisme occidental » (son destin depuis l'envoi même de l'être comme ontothéologie), la dévalorisation du désert suit la même voie. En apparence positive, en fait négative : les deux se donnant la main, logique binaire que seule peut dénouer une déconstruction généralisée. Lorsque Nietzsche crie : « Le désert croît, malheur à qui protège le désert ! », on ne remarque jamais assez la monstruosité implicite de cette *vox clamans in deserto* : le désert, lieu où, pour reprendre Levi-Strauss, rien ne pousse, lui-même pousse, comme ces « lierres

vénéneux » dans Fire Island, il menace tout, inversant les valeurs dites positives en les mêmes devenues stériles. Seulement, où est l'inversion ? N'est-elle pas au départ, dans la position du sens (du sens créé) en nature ? On pourrait en voir un indice dans l'évaluation et l'évolution négatives du mot « désert », le Vaste se transformant en dévastation, ou si l'on prend l'étymologie latine de *desertus*, le dé-serré, l'ouvert devenu vide, à fuir. Cette soi-disant inversion (le nihilisme contre lequel il faudrait opposer une digue, élaborer productivement un renversement de vapeur) est encore un effet de désorientation, soit d'occidentalisation, de production du sens.

Oui, le désert n'a pas de sens. Mais ce pas-de-sens n'est ni une négation ni même une privation, puisqu'il vient avant le sens. Pas plus qu'il ne signifie la dévastation, il ne signifie la plénitude de la présence enfin retrouvée, et pas même l'hyperessentialité d'un Bien par-delà l'*ousia*, en quoi, ici, il faut se séparer d'Eckhart et de tout un courant de la théologie négative trop contaminée par un certain platonisme. Comme Khôra dont il est peut-être un autre nom, il précède le sens, l'ouvre et le rend possible, sans pour autant s'y abriter comme un fond, une essence cachée. Il l'ouvre en s'en départissant, en départenance de, plus qu'en appartenance avec, ce qu'il laisse être, et d'abord l'être lui-même qu'il laisse (être) sans retour (à soi, comme Cause première). S'il est au-delà, au-delà de l'être comme du non-être, c'est d'abord pour ne l'être même pas, n'être que sa propre trace, sa promesse. La Terre Promise n'aura d'autre lieu que la promesse, une promesse qui, à l'égal de la mort, ne peut se réaliser, puisqu'elle n'est tenue que comme promesse impossible (à tenir ou garder, *wahren*, en vérité, *Wahrheit*), promesse de l'impossible. Désert en est un nom, effacé, juste lu au bord de la cendre, persistance d'une trace qui n'a jamais vu le jour, désistance plutôt que persistance, demeure mourante sans mourant.

Sans commencement ni fin, là avant d'y être, plus là sans jamais y avoir été. Commencement avant le commencement, plus ancien que l'être et donc le temps, éternité sans présent, immémorial comme la mer qui prend et donne, ou ne donne qu'en prenant, ne vient qu'en évenant, et fait ainsi promesse de sa demeure : oubliance. Il n'y a, ou île ne lia que dans l'oubli, il n'oublie qu'en liant : juste un chant, un jardin de sable aux pierres jetées en vrac (tas ? non, je lis : harengs mal salés), sans plan, même divin, mais dansant le sans, sans histoire, au moins, si celle-ci est née de la guerre contre le désert, de l'appropriation du sens en vérité : berceau dérivant sur le fleuve où passe un vol d'oiseaux migrateurs, écharpe d'Iris, rosée des sables, cristal de Personne.

5.

*Avant même de commencer... Nous sommes encore sur le seuil.*¹

1. Jacques Derrida, « Comment ne pas parler (Dénégations) », in *Psyché. Invention de l'autre*, Galilée, 1987, p. 535 et 559 (ce sont les Incipits des deux parties du texte).

6.

Comment ne pas parler, j'aurai jusqu'au dernier moment tenté de le faire, et si je dis je, si j'écris je, et même si j'écris j'écris, ce n'est pas pour me réfléchir dans quelque eau lustrale, ni m'y revenir transfiguré dans le miroir du sens ou de la source, c'est juste pour marquer un opérateur anonyme de la blancheur des cendres, j'écris je meurs, demeure désert comme l'est ce jardin dont je n'aurai rien dit et pourtant parlé selon la guise, unique, du poème d'un bénédictin qui bénédicte. Comment pourrais-je au reste en parler, de ce jardin que je n'ai jamais vu ? Mais est-ce une objection ? En quoi la perception m'apporterait-elle davantage s'il faut commencer par le perdre de vue, devenir sourd et aveugle ?

7.

Sillage du kayak flottant sur l'Hudson River
de son idée même et suave la trace enfuie
friction bruissante de la langue crise la plus parlée au-delà des terres habitées
par les Assiniboines qui sont les amis et les alliés des Cris
disparue entre les roseaux de Dakar à Gibraltar
pour échouer égaré hagard sur le quai de la gare de Mastick
sans oublier le chinois de la douleur venu frapper à la porte du motel
rendant stérile la mort et disséminante la vastitude
et quelques-uns le parlent très bien : kayak baobab cris barbares ryoan-ji
si ni d'images en mots, ni d'une langue à l'autre mais d'abord en la langue
[impossible
à traduire en Michif.¹

1. Voir Peter Bakker, *A Language of Our Own, The Genesis of Michif, the Mixed Cree-French Language of the Canadian Métis*, Oxford University Press, 1997, p.4 : « In many respects, Michif is an impossible language. I know several linguists who contest its existence since it does not fit into their model of how a language, or a mixed language, should look. »